

# 3. Wasigenstein

**D**e l'autre côté de la Sauer, le sentier s'engage dans une forêt de jeunes arbres, d'abord des sapins, ensuite des feuillus. A peu de distance de la Roche Champignon, qu'on appelle aussi Fuchsfelsen, le sentier se stabilise et contourne le sommet. Tout en haut de la pente, on devine parfois la silhouette de ce rocher tourmenté, une de ces nombreuses formations de grès dues à l'érosion, si fréquentes dans la région, au nom évocateur.

A l'orée de la forêt, apparaît maintenant à contre-jour, le grand roc de grès du Froensbourg ; le sentier, toujours à travers une haute et belle futaie de grands hêtres, y conduit en quelques enjambées.

Ce formidable bloc a l'air d'un guerrier embusqué, prêt à bondir ; son extrémité domine la pente de plus de quarante mètres, et contrairement beaucoup d'autres, il est perpendiculaire à l'axe de la pente.

En forme de barre très irrégulière, le rocher a été travaillé comme dans tous les châteaux troglodytiques. Des escaliers y ont été construits, des salles et un puits y ont été creusés ; le sommet portait un donjon, qui abritait des constructions ; malheureusement, ce sommet, où se subsistent que quelques rares restes maçonnés, n'est plus accessible. Les téméraires qui ont voulu tenter l'ascension l'ont parfois fait au prix de leur vie.

A l'extrémité basse, un autre petit rocher semble avoir été un petit château indépendant ; quelques murs subsistent, avec une belle porte en tiers-point. Sur une autre, on lit la date de 1484. Quelques années avant la découverte de l'Amérique, qui ne devait être pour les bâtisseurs comme pour les seigneurs qu'une préoccupation bien lointaine.

On situe bien la barbacane, avec la petite basse-cour et le fossé taillé dans le roc, dont la veine affleure la pente et donne au-dessus de nous d'étranges formes. Une partie des bâtiments pouvait être en pans de bois, car on retrouve les traces d'ancrage des poutres ; les maçonneries sont plus tardives (16ème siècle).

Les seigneurs de Froensbourg (ou Freundebourg) sont nommés pour la première fois en 1269. Ce sont des ministériels d'empire, peut-être apparentés aux Fleckenstein (ils ont primitivement les mêmes armoiries) ; on peut supposer que la famille essaime à partir d'un château surpeuplé. Mais ce nouveau château très bien placé pour surveiller la route de Haguenau et Wissembourg vers la Lorraine leur donne des tentations. De là à devenir brigands, il n'y a qu'un pas, vite franchi. La suite ne se fait pas attendre : en 1349, l'évêque et la ville de Strasbourg enlèvent le château, qui est démoli. Un accord est tenté entre les Freundstein, les Loewenbourg qui sont apparentés et les Sickingen qui sont suzerains.

Comme fief palatin, la ruine passe aux Fleckenstein. Ces barons qui occupaient des places élevées (baillis impériaux, évêques à Worms et à Bâle, dignitaires du clergé), étendaient de plus en plus leur domination sur le pays. En 1389, le château est nommé comme propriété de ces barons mais sans doute ne s'agit-il que du petit rocher ; c'est d'ailleurs en fait l'une des seules fois qu'un texte parle réellement de lui, si ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1484, les Fleckenstein le restaurent. Quand au grand château, l'empereur Charles IV en avait interdit la reconstruction dès 1354 ; la levée de l'interdiction par le comte palatin en 1389 ne le concernait peut-être pas.

Il subit le même sort que la plupart de ses semblables : en 1677, il fut démantelé par Montclar.

Mais reprenons notre route. C'est toujours la forêt de hêtres, dont les feuilles rousses forment sur le sentier un épais tapis, recouvrant tout ; ici et là, un arbre est tombé en travers du chemin, victime de la foudre, de l'ouragan, ou d'un bûcheron oublieux...

En passant sur l'autre versant, nous voyons la forêt changer. Les résineux apparaissent, et les feuilles rouges font petit à petit place aux aiguilles vertes ; le soleil joue entre les branches. Parfois, la forêt s'arrête sur une clairière ou une plantation. Au bord du chemin, on longe alors les tas de bûches, qu'on voit parfois attendre d'être complètement pourris.

On passe par le Hinteraeckerle, tout près de la frontière que nous longeons constamment. Ici plus que jamais, on en saisit toute l'absurdité. Qu'est-ce qui change derrière cette ligne arbitraire ? Ce sont les mêmes collines, les mêmes vallons, les mêmes arbres, les mêmes hommes. Et peut-être un jour la même fraternité<sup>1</sup>.

Voici un col ; la montagne que nous suivions à droite est passée à gauche ; la physionomie de la forêt change aussi : c'est maintenant une sombre futaie de sapins où le soleil ne perce pas ; les branches basses balayent le sol jonché d'aiguilles.

Puis la forêt s'éclaircit, on respire plus librement. Sur la crête, apparaissent des rochers, qui se découpent sur le ciel, pareils à de sombres vaisseaux.

Nous arrivons devant le plus grand d'entre eux. Il porte un nom : Zigeunerfels, la roche des tziganes.

C'est que le rocher, dit-on, avait servi de repaire à des bohémiens qui pillaient la région. Les nomades n'ont jamais inspiré confiance. En fait, c'est plus probablement une extension assez sommaire du Wasigenstein tout proche. Il date sans doute du 14<sup>ème</sup> siècle ; en 1410, il est endommagé lors d'une guerre privée et en 1435, ce sont les Lichtenberg qui le mettent à mal parce que les Fleckenstein qui en sont maintenant propriétaires ont refusé de tenir un engagement.

Le rocher est petit, en forme de barre, mais en beau grès ; il est double, les deux parties reposant sur une table rocheuse. Il a été sommairement aménagé, avec des escaliers creusés dans le roc, qui permettent encore de monter au sommet, bien exigü ; les collines proches apparaissent devant nous. Les constructions étaient sans doute en pans de bois, mais on retrouve encore la base d'une courtine en pierres à bossages. Mais les restes sont trop insignifiants pour être datés.

En quelques pas, on est au col du Goetzenberg, à 345 mètres d'altitude. Une altitude qui fait encore sourire. Mais il ne faut pas se moquer de nos petites Vosges. La première marche d'un escalier n'est pas plus ridicule que la dernière. Avant la poésie épique, elles nous charment d'un lyrisme discret et délicat. De là, on aperçoit la vallée du Steinbach, dominée par le Wittschloessel ; de l'autre côté, la forêt dévale vers les maisons éparpillées du dernier village alsacien, Wengelsbach, tapies dans l'ombre de la montagne, au milieu des collines de la Hardt palatine. Tableau charmant et féérique dessiné par ce hameau serein, blotti au pied du légendaire Maimont, haut-lieu druidique.

Suivons la route, juste quelques instants. A notre droite, caché dans les arbres, se trouve un autre petit rocher, aux formes tourmentées, colonnes, trous, tables et piliers ; on y verrait bien se rassembler les fées, mais elles ne s'y hasardent plus depuis que le bruit des voitures passant derrière nous les a fait fuir. En contraste avec ses formes tortueuses, il porte le nom carillonnant et sautillant de Klingelfels.

Le sentier dévale au milieu des racines et subitement, la belle forêt de résineux s'ouvre sur un décor d'un autre monde. Devant nous, se trouve un rocher gigantesque, qu'un mur d'une fantastique audace emmène vers les hauteurs, comme s'il voulait se hisser plus haut que les pins centenaires, comme l'étrave d'un drakkar fendant l'océan des sapins.

C'est le Wasigenstein.

Château fascinant. Deux rochers séparés par une profonde fissure en forment l'assise. C'est là, au fond de cette faille qu'eut lieu le légendaire et fantastique combat de Walter, Gunther et Hagen.

Waltharilied... Il émane de ce château mythique une poésie extraordinaire, au souvenir de cette épopée ; mais c'est une poésie à la fois guerrière et douce, c'est un poème épique et un chant d'amour. Quand le soir tombe, quand les bruits de la vie

<sup>1</sup> Je me réjouis qu'on puisse maintenant suivre ces sentiers sans cette impression de longer un autre monde. Les hommes, de part et d'autre, ont toujours des langues différentes et des traditions spécifiques. Mais avec l'Europe, la fraternité se construit...

s'estompent, les fantômes sortent de la brume et on entend encore entre les rochers dans le choc des épées, le luth et la voix d'un trouvère.

Le poème primitif est perdu, mais il nous en reste une adaptation latine du moine Ekehart de Saint Gall.

Walthari y est devenu Walther d'Aquitaine ; certains voient en lui le fils d'un seigneur alsacien, d'autres en font le fils du roi des Goths. Hildegonde serait la fille du roi des Burgondes. A une époque indéterminée et plutôt imprécise mais sans grande importance dans une telle épopée, tous deux sont prisonniers à la cour du roi des Huns, Etzel, qu'on assimile au terrible Attila. Ils arrivent à s'enfuir, un jour, non sans avoir chargé leur cheval de deux coffres contenant des pierreries et de l'or.

Ils arrivent sans encombre jusqu'au Rhin. Il y a là un passeur, qui les transporte sur l'autre rive. Son salaire : un poisson que Walther a pêché dans le Danube.

Le même soir, Gunther, le roi des Francs, dans sa cour de Worms, voit paraître à sa table un poisson qu'il ne connaît pas. Il fait interroger le passeur qui révèle que, le jour même, il avait fait traverser le Rhin à un chevalier accompagné d'une belle demoiselle. Ils transportaient deux coffres dont le son métallique laissait deviner un contenu de bon augure.

Gunther est cupide, et en entendant cela, il décide de se mettre immédiatement en campagne. Son fidèle vassal Hagen, qu'on dit venir de Traenheim, en Alsace, l'accompagnera avec douze chevaliers. Avec un tel déploiement de force contre un homme et une femme, l'issue de l'équipée n'est guère douteuse. C'est mal connaître la bravoure et la vaillance de Walther.

C'est entre les deux rochers de Wasigenstein où les jeunes gens se reposent que les hommes de Gunther les rejoignent. Walther combat d'abord les douze chevaliers, qu'il vainc les uns après les autres. Puis ce sont Gunther et Hagen qui s'opposent au preux. La bataille fait rage ; on entend le choc des lourdes épées sur les écus et les heaumes, le souffle des combattants, mal à l'aise dans leurs lourdes cuirasses.

Gunther perd une jambe, Hagen un œil, Walther une main dans ce combat digne de la Guerre de Troie ou de la Chanson de Roland...

Epuisés, mutilés, ils jugent alors que c'en est assez. Hildegonde sort de son abri ; elle panse les blessures, et remplit les hanaps de vin, et ce sont trois amis qui se séparent... Walther conserva-t-il les trésors volés au roi des Huns ? Toujours est-il qu'il emmena Hildegonde et l'épousa. Un happy-end à peu près moral sans grand suspense, digne d'un film américain de série B.

Pendant des siècles, au rocher de Wasigenstein, plus rien ne se passe.

Il faut attendre 1272 pour voir apparaître un sire de Wasigenstein. En fait, un château existe probablement déjà sur le grand rocher depuis l'Interrègne, comme point de résistance du camp des Hohenstaufen contre les Winds- tein. La famille porte en effet le titre de maréchal de Hagenau ; ce ministériel devait veiller au bon état des écu- ries et à l'hébergement des hôtes du prince. Les premiers à occuper cette charge étaient une branche de la très célèbre dynastie des Hunebourg. A son extinction, sa charge et ses droits sont recueillis par un sire Engelhart, dont les fils Seemann et Frédéric portent le nom Wasigenstein.

Il y a sans doute à ce moment une construction sur le grand rocher, qui dépendait du fief castral des maréchaux de Hagenau. La famille s'agrandissant, il faut construire sur le petit rocher. Les deux châteaux sont indépendants. En 1299, Fritzmann Ier déclare renoncer à tout ce qui touche au grand château ; mais la porte d'entrée reste com- mune. Il faut maintenant construire une citerne dans le petit château. Une paix castrale très complète est alors si- gnée, qui règle les droits et devoirs de chaque branche de la famille. C'est sans doute de cette année que date la construction du petit château.

Mais dès 1355, l'une des branches s'éteint. La position du château allait suggérer à Conrad, Fritzmann II et Die-

trich de Wasigenstein les avantages qu'il y avait à se faire seigneurs brigands. Mais le métier ne leur réussit pas.

Conrad sera le dernier de sa lignée. Il a obtenu le droit de quenouille pour ses filles, et par elles, la succession est transmise à Wirich Puller de Hohenbourg et à Henri de Flechenstein-Bickenbach, dont nous avons déjà croisé la route. A cette époque, le château est partagé en de nombreuses parts, aux mains de seigneurs pariers, pour la plupart en lien avec les Fleckenstein : Froensbourg, Hohenstein, Altdorf, Windstein, Krofsberg, Ramberg, Ochsenstein... Evidemment les querelles se succèdent : Wernert de Ramberg contre les Ochsenstein, les comtes de Deux-Ponts contre Kammerer de Dahlberg. Les paix castrales n'y changent pas grand-chose, les changements de propriétaires non plus : en 1386, ce sont les Linange, les Ettendorf, les Wartenberg, les Landenberg qui s'y disputent malgré les paix castrales. Le petit château, lui, passe des Puller aux Sickingen puis aux Lichtenberg et à leurs héritiers.

Pendant ce temps, les seigneurs se livrent au brigandage et on peut penser que le château en souffre. Après bien des déboires, les Fleckenstein récupèrent l'ensemble du château au début du 16ème siècle.

Sans qu'on en ait de preuve, on peut penser que les deux châteaux terminèrent leur existence mouvementée sous les coups des démolisseurs de Montclar, mais sans doute étaient-ils déjà abandonnés et probablement délabrés depuis un moment. En 1710 meurt Frédéric-Jacob de Fleckenstein et l'année suivante, les droits sur la ruine sont vendus par le dernier des Fleckenstein aux comtes de Hanau-Lichtenberg.

Deux siècles et demi après, les ruines exercent toujours la même fascination.

Nous voici au bord du fossé creusé dans le rocher, dans lequel se trouve la citerne, alimentée par des canaux. Devant nous, se lève l'extrémité du grand roc, couronné par un reste du donjon pentagonal, campé comme un chevalier en armure, prêt à l'assaut, abrité par son écu...

Traversons la basse-cour ; nous reconnaissons les murs d'enceinte et la porte d'entrée, étouffés dans les broussailles envahissantes.

La faille entre les rochers est impressionnante : c'est sous la coupole formée par l'encorbellement des rochers escarpés qu'a eu lieu le fantastique combat qui a couronné ces lieux du nimbe de la poésie et les a rendus célèbres.

Trop célèbre d'ailleurs. On y va trop facilement, surtout depuis qu'un parking a été aménagé près du Klingelfels. Il y a trop de monde. On ne pourrait plus imaginer les légendaires hauts faits qui se sont déroulés à l'ombre des rochers et des buissons, au milieu des cris et du bruit des transistors. Sans parler des iconoclastes qui laissent leur nom gravé dans le rocher...

Au niveau de la faille se situe l'entrée du grand Wasigenstein. Un escalier monumental, aux marches immenses, conduit au sommet du rocher. On longe la courtine et les restes du donjon pentagonal dressé face à l'attaquant et derrière lequel s'abritaient les bâtiments. Des salles étaient brisées dans le grès. De là s'ouvre une jolie vue sur la vallée du Steinbach, dominée par le Wittschloessel, qui a inspiré les photographes : j'y ai découvert avec surprise le sujet d'une carte postale intitulée "Paysage de l'Est" que j'avais longtemps cherché sans succès. Depuis l'épopée de Walther, le Wasigenstein est resté plus qu'un symbole de notre pays.

Un épais mur-bouclier défend le grand château à l'autre extrémité du rocher, ce qui montre que l'entente avec les voisins n'était pas toujours cordiale ; un petit escalier à vis mène à son sommet. Là, au bord du vide, le regard plonge vers la faille du rocher, qui paraît encore plus vertigineuse. En face se trouve le petit château, dont on a une vue d'ensemble en redescendant l'escalier monumental.

Il faut se rendre à l'extrémité du rocher pour pénétrer dans le petit château. Etroit, dressé, le donjon qui occupe toute l'exiguïté du petit rocher et le continue vers l'azur le fait ressembler à un bras qui brandit une épée...

Là encore, il faut grimper un grand escalier, d'abord à l'extérieur, puis dans la tour. On peut ainsi monter jusqu'au sommet, dans le donjon qui servait à la fois d'habitation et de défense face au grand château. C'est là que se trouve la citerne qui lui assurait un peu d'autonomie.

Une belle fenêtre ogivale suggère de la présence à cet endroit d'une chapelle ; depuis cette fenêtre, on aperçoit, tout en bas, au fond de la profonde vallée, le petit étang de Wasigenstein, enfoui sous de hautes ramures. Inconnu, loin des grandes routes, au pied du légendaire Maimont, haut-lieu des celtes, il semble rêver aux époques de gloires ou de déclin qui se sont succédées au-dessus de lui...

En quittant le Wasigenstein, le sentier, toujours à travers la forêt de hêtres et de chênes, descend en pente douce vers Obersteinbach.

Sitôt après un petit bosquet de sapins, la vue s'ouvre une dernière fois sur le château. C'est un spectacle saisissant, d'une exceptionnelle force d'évocation. Les deux rochers avec leurs deux châteaux apparaissent là, embrasés par le soleil couchant, dans toute leur puissance, dans toute leur majesté, comme des témoins, des refuges d'un autre âge que rien ne peut faire disparaître... On s'arrête, silencieux, devant

cette vision imposante. En prêtant l'oreille, on perçoit encore dans le soir les échos du combat de Walther.

Puis la vision des temps glorieux de la chevalerie s'estompe, avec l'ombre de l'oubli qui tombe lentement mais inéluctablement sur les ruines.

Nous sommes à la mi-avril, et pourtant, la forêt garde sa teinte ocre et fauve. Seuls par endroits quelques arbres arborent timidement des bourgeons qui commencent à éclater.

Devant nous, s'ouvre maintenant la vallée du Steinbach, et là, apparaissent les premières maisons d'Obersteinbach. Le soleil se couche, l'air fraîchit. Le Petit Arnsbourg, qui eut bien souvent à souffrir à cause du Wasigenstein dont il était un avant-poste s'est caché dans l'ombre, sur sa colonne de rocher d'où il règne sur le village, comme une sentinelle prête à bondir.

En quelques pas, dans la nuit qui tombe, nous avons rejoint le centre du village.

Bien souvent, par la suite, mes pas m'ont ramené au Wasigenstein. J'aurais voulu rêver à l'abri des rochers en coupole qui avaient vu le combat héroïque de Walter d'Aquitaine... Hélas, il y a maintenant tant de monde que les échos de la bataille n'arrivent plus, étouffés par ceux des transistors.

J'ai dû battre en retraite. Un jour, j'ai gagné le fond de la vallée, là où dort le petit étang de Wasigenstein. Minuscule, à l'ombre des arbres, son miroir reflète le château qui se lève, raide, aigu, comme une épée brandie. Là, rien ne bouge, plus un souffle ne passe dans les branches. Alors, dans le silence de la forêt, les arbres racontent l'épopée.

Si on remonte la vallée, on longe un autre minuscule étang, dont les berges sont couvertes de feuilles rougeoyantes. Le château est toujours là, qui surveille le vallon. Puis on débouche dans une clairière qui longe la frontière.

Je suis le sentier avec un pincement de cœur. Ce versant est en France, l'autre versant du vallon en Allemagne. J'en ai un peu honte. Les arbres sont les mêmes, l'air et le ciel sont les mêmes, pourquoi cette frontière ?

Voici le col de Petersbaechel. Un panneau annonce "Bundesgrenze". Omniprésente frontière. Une borne indique ici son changement de direction. Depuis un tertre, on découvre les villages allemands de Petersbaechel et Gebüg. On voudrait rêver que cette ligne de fracture invisible disparaisse à jamais sous les coups de la fraternité. Il fut bien un temps où cette région fut française. Mais il y avait quand même une frontière : au lieu de courir le long de la Lauter, elle suivait la Queich. J'ai l'impression d'entendre les arbres et les collines crier eux-mêmes l'absurdité et la honte des divisions entre les hommes.

Je suis monté au sommet de la montagne. Au milieu de cette forêt de hêtres s'élève un antique haut-lieu druidique. C'est là, au sommet du sombre Maimont, que j'ai trouvé la solitude qui n'existe plus au Wasigenstein.

La pente est couverte de hêtres qui forment avec leurs feuilles mortes un éblouissant sous-bois. Voici un premier remblai et un fossé, puis on traverse un mur de terre et de pierres sèches qui court tout autour de ce sommet de légende.

Sur le faite de la montagne s'aligent des rochers aux formes étranges. Certains sont creusés en cuvettes. Ici se réunissaient les druides pour célébrer leurs dieux. Tarann, Teutatès, Bélen étaient honorés dans les nuées et le tonnerre. Le souvenir de ces cultes sylvestres est palpable au milieu des troncs et des rocs. Les dieux de nos ancêtres semblent revivre sous la forme de l'orage, du soleil ou du vent. C'est là qu'ils se sont réfugiés depuis que leurs domaines ont été colonisés par le christianisme puis par le progrès. Ils ont dû fuir le Donon, où une antenne de télévision défigure la montagne des montagnes. Ils ont été chassés d'Altitona par la sainte patronne de l'Alsace. L'antique Dieu des Vosges s'est-il aussi installé ici, vieille énigme, Vagesus pour les uns (d'où l'allemand Vagesen), Vosegus pour les autres (d'où le français Vosges) ?

Hélas, les dieux celtes et gaulois ont aussi déserté ce sommet. Depuis, les bulldozers de l'Office des Fo-

rêts ont défiguré le sommet sous prétexte d'exploitation. Tarann et Teutatès sont repartis tête basse avec Vogesus. Bélen, le dieu du soleil pleure à chaque fois qu'il voit le sommet dévasté.

Il ne reste plus qu'à se réfugier au Wasigenstein quand le soleil a disparu. Peut-être que dans l'ombre, un randonneur attardé verra arriver un groupe de cavaliers vêtus d'armures sombres. Peut-être entendra-t-il, étouffés par le siècles, les bruits d'un combat pour la possession d'un trésor. Puis les échos de la réconciliation. Alors le Wasigenstein, jeté sur les frontières, deviendra lui-même un signe de fraternité, de pardon et de paix.